

## **“ Saint-Martin, fou à délier ”**

### **Discours de Tours\***

Jouer pour souffler – Annonce du martinisme – Sa « tâche neuve » – « Qu'une science » – « Un ami de Dieu et de la Sagesse » – « Les images et les sources » – « L'œuvre » – « D'un ton grand seigneur... » – Point d'hommage sans aveu.

*« Les gens du monde me traitent de fou. Je veux bien ne pas contester avec eux sur cela. Seulement je voudrais qu'ils convinssent que s'il y a des fous à lier, il y a peut-être aussi des fous à délier; et ils devraient au moins examiner dans laquelle de ces deux espèces il faudrait me ranger, afin que l'on ne s'y trompât point ».*

*Mon portrait, n° 977.*

---

\* Ce texte a été publié pour la première fois dans *Présence de Louis-Claude de Saint-Martin, Textes inédits suivis des actes du colloque sur L.-C. de Saint-Martin tenu à l'Université de Tours* (Tours, Société ligérienne de philosophie, 1986, p. 155-230). Il avait été prononcé en ouverture de ce colloque. Devenu introuvable, il nous est souvent réclamé. Le voici donc.

## JOUER POUR SOUFFLER

Tant qu'à jouer le jeu, faut-il en suivre les règles. L'exemple vient de Saint-Martin. Comment ne le suivrais-je pas ? Quitte à dire les règles tantôt vicieuses dans leurs racines — les règles particulières —, tantôt — les règles générales — viciées dans leurs applications. C'est ainsi que fit Saint-Martin aussi. Et toujours selon les règles, pour l'efficace. Puisse-t-il profiter ici du traitement qu'il inspire.

A trois reprises, ce théosophe (je lâche le mot d'emblée, comme un coup de semonce) rédigea un fort académique mémoire ; académique dans le style de pensée et d'écriture et académique à la lettre. Le premier, sur la meilleure manière de rappeler à la raison les nations livrées à l'erreur et aux superstitions — question mise par l'Académie de Berlin au concours de 1783 (1) ; le deuxième, en 1797, sur la question posée par la classe des sciences morales et politiques de l'Institut de France et relative aux institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple (2) ; le troisième, un an plus tard, sur la question, lancée de même, du rapport entre les signes et les idées (3).

Aussi, l'idéologie — au sens précis du mot que lui aura conféré, en 1796, Destutt de Tracy, son fabricateur — fournit à l'élève quinquagénaire des Ecoles normales (il n'avait donc déjà pas refusé de rapprendre et, éventuellement, d'enseigner les sciences profanes, à l'officielle), l'idéologie fournit à Saint-Martin le thème d'une discussion en règle avec le professeur sensualiste de cette matière même, un an avant la lettre, Joseph Garat (4).

Oh ! je sais bien que les trois mémoires se concluent par une pirouette : la raison n'est pas ce que croit la rationaliste Académie de Frédéric le petit ; ce n'est pas aux hommes qu'il appartient de légiférer ; et les secrets que l'Institut de France a sollicités, en second lieu, s'agissant du perfectionnement des signes, et qu'on lui communiquera sans doute, laisseront inaccessible et même obscur le terme réel, c'est-à-dire, explique Saint-Martin, dont voici le moment de placer l'objet en exergue, c'est-à-dire le sublime de l'impression régulatrice à laquelle toutes les pensées de l'universalité des hommes devraient tendre. Le résultat fut — s'en étonnera-t-on ? — que le premier mémoire rata la couronne et que les deux autres restèrent hors course, de par la volonté de leur auteur, contrainte par sa propre science. « Croyant leur question insoluble à nos simples théories connues », écrit-il à propos du thème politique, « je ne l'ai pas traitée dans le sens qu'ils auraient eu lieu de l'attendre, pour m'admettre au nombre des concurrents » (5). Et à propos des signes et des idées : « Quand même j'aurais le talent nécessaire pour concourir, je croirais manquer à la dignité de mon emploi que de me rendre justiciable des savants humains, et d'attendre leur avis pour savoir si ce que j'ai à leur dire est vrai ou non ; surtout sachant d'avance quel est leur avis » (6).

Pirouettes, oui, qui subvertissent la problématique, voire les institutions dont la nécessaire mentalité impose celle-ci ; voire ? mais non, surtout cette mentalité. Pirouettes, oui, mais les pirouettes d'un théosophe ne peuvent être que les phases d'une *métanoia*. Exemplaires. Et récusations de droit qui nous arrachent à la terreur.

Au cours de la séance fameuse, du « jour » de Saint-Martin, selon Sainte-Beuve, David se targua d'avoir, outre la joute gracieuse, jeté une pierre au front de Goliath fonctionnaire (7). Balayer les philosophes : c'est son dessein et c'est son mot (8), persuadé qu'il fut que c'était sa mission. « Quand je vais écouter les docteurs publics qui m'environnent à ma montagne [la montagne Sainte-Geneviève où Saint-Martin loge, en 1800, rue des Postes] j'éprouve une impression fâcheuse à leur égard, savoir qu'il y a un inconvenient majeur attaché à la qualité de professeur, et cet inconvenient est d'avoir toujours raison, puisqu'il n'y a jamais personne qui leur réponde, ni qui les redresse » (9). Exemple encore, corollaire du premier qui en est l'indispensable corrélat.

Pourtant, Saint-Martin respecte, en ces réprimandes, les règles du jeu, les formes, afin de mieux dénoncer le jeu et son formalisme. Telle est, au demeurant, sa fin, elle justifie les moyens qui sont de camouflage, et opérants. N'est-ce pas en raisonnant que le père Bourdaloue a voulu prouver qu'il ne fallait pas raisonner ? C'est au moins la morale que Louis-Claude, jeune homme, tira d'une lecture dont son pauvre et assez brave homme de père espérait qu'elle le convertît à une religion fidéiste (10).

Ne nous y laissons pas tromper, nous ; ne vous y trompez pas. La science de Saint-Martin est antagoniste des sciences, couramment, *hic et nunc* (pour nous et pour lui), reçues et dispensées, et cette science est sacrée ; elle est antagoniste des autres, parce que, contrairement à leur poussière, elle est sacrée dans son unité, son unicité radicale : ne s'enracine-t-elle pas dans l'Un ?

« Saint-Martin au milieu des docteurs » (11), Saint-Martin au milieu des professeurs... « J'ai autour de moi nombre de chaires doctorales dans tous les genres ; je vais de temps en temps écouter quelques-uns des professeurs. Mais c'est pour être au courant relativement à la science humaine, et pour prendre ce que j'appelle leur mesure. Car c'est une vérité qui se confirme de plus en plus pour moi qu'il n'y a qu'une seule science, et que tous ces docteurs-là ne la connaissent pas » (12). La mesure à prendre n'était pas seulement celle de l'adversaire ès qualités ; c'était aussi celle de l'exploitation possible des données offertes par les sciences humaines et du progrès, auquel Saint-Martin croyait, non pas vers une identification, ni même une convergence, mais vers une réconciliation et une articulation des sciences humaines et de la science divine. J'y reviendrai. Mais, dès maintenant, seyait-il de qualifier la science chère à Saint-Martin, sa science. Elle est immuable et immuable y fut son attachement, depuis son premier livre. Là, en effet, il tâche à rappeler les hommes au principe universel de la science (je cite la suite du titre *des Erreurs et de la vérité*, en 1775). Or, pour

cette entreprise — maintenant, la préface — « il me faut », écrit Saint-Martin, « plus que des ressources ordinaires ; mais, sans m'expliquer sur celles que j'emploie, il suffira de dire qu'elles tiennent à la nature même des hommes, qu'elles ont toujours été connues de quelques-uns d'entre eux depuis l'origine des choses, et qu'elles ne seront jamais retirées totalement de dessus la terre tant qu'il y aura des êtres pensants. C'est là où j'ai puisé l'évidence et la conviction des vérités dont la recherche occupe tout l'univers » (13). Et les derniers mots, après 546 pages : « Je croirais donc jouir de la récompense la plus délicieuse, si chacun, après m'avoir lu, se disait dans le secret de son cœur, il y a une vérité, *mais je peux m'adresser mieux qu'à des hommes pour la connaître* » (14).

La qualification sacrée de sa science disqualifie évidemment Saint-Martin au profane dans l'enseignement par exemple : « La société est un lycée, où il y a des professeurs de tous genres. Or, comme je n'y serais qu'un professeur de chinois, mon tour me vient jamais d'y faire ma leçon, et ma chaire y reste vide et ma langue dans le silence » (15). C'est pourquoi un rêve un peu plus éveillé que celui des Ecoles normales — enseigner aux Ecoles centrales de Tours soit l'entendement humain, soit l'histoire (16) — rentra vite au domaine du songe. Même, en 1791, quand l'Assemblée nationale le comprit dans la liste des candidats au préceptorat du dauphin — avec pour seul titre *la paternité des Erreurs et de la vérité !* —, il n'avait pu s'empêcher de trouver ce choix, qui resta sans suite, très saugrenu, si « peu propre » s'estimait-il à enseigner fût-ce un garçonnet. Quant aux livres, sa plume les a rendus comme un « lavement » (18).

Dieu garda le soi-disant « homme de lettres » (forcé par les circonstances de décliner une profession, il revendique la plus extravagante de toutes, à quoi les circonstances l'avaient forcé à jouer) du piège de la vanité et du piège de la captation. « C'est en vain que mes désirs de sciences [je remarque le double pluriel de « désirs » et de « sciences »] et mes ouvrages de plume ont tendu à me faire prendre pied dans ce monde. Mes goûts de science [*sic* au singulier, et si c'est un lapsus, quel lapsus!] ont toujours été contrariés par le défaut de secours et de circonstances, et mes écrits n'étant que des œuvres secondaires et de supplément, je ne les ai faits, pour ainsi dire que de raccroc et à mon corps défendant ; on voulait trop que je prisse pied dans le vrai monde, pour me laisser prendre pied dans celui-ci » (19).

Livres compris donc, « toutes les circonstances de ma vie », constate Saint-Martin, « ont été comme des échelons que Dieu plaçait autour de moi pour me faire monter jusqu'à Lui » [...] » (20). Topique illustration : la finalité du passage aux Ecoles normales, Saint-Martin l'a reconnue : « subir une nouvelle épreuve spirituelle dans l'ordre de la doctrine qui fait mon élément » (21). Il vécut dans le monde, selon l'expression de l'apôtre Paul, comme n'y vivant pas... Ce retrait, cette distanciation, ainsi que dirait certaine critique moderne, n'est-ce pas la marque même de l'homme d'esprit ?

Saint-Martin a enseigné contre les professeurs, ou les « instituteurs », en professeur sauvage, en contre-instituteur, selon sa vocation incomplie formellement de médecin et d'évêque (22), dont les états sociaux, pour être authentiques, doivent extérioriser des états spirituels.

Inévitable conséquence de ce qui précède, inévitable lemme de ce qui suit : « Comme j'ai une universalité pour moi, il faut bien que j'aie une universalité contre moi ; aussi l'ennemi ne manque-t-il pas de semer autour de moi, et surtout autour de mon objet, des embûches de tous les genres » (23). *Sic dixit vir desideriorum. Desiderii ?*

## ANNONCE DU MARTINISME

Touché par l'invitation de mon ami Jean-François Marquet à participer aux travaux d'un colloque érudit qui cernerait, disséquerait le soi-disant aussi, mais spontanément (et puis, à contre-sens, prétendu) Philosophe inconnu, s'imposa (davantage par réflexe qu'à la réflexion) que je traitasse un épisode de sa biographie intellectuelle ou un point du système constant, mais au visage sans cesse mobile et au maquillage de nuances changeantes, qui donna sens à sa vie et motif à ses livres.

Réflexion faite, quand même, je choisis le fondement et le faité du désir de Saint-Martin, de tout un chacun des hommes de désir qu'il soigne et catéchise. Je choisis Saint-Martin visionnaire, ou voyant, si l'on veut, et anti-visionnaire ; Saint-Martin gratifié de la couronne, par la couronne. La couronne et Saint-Martin.

La couronne et la voix : couronne dont l'auréole transfigure la quadrature du triangle en cercle ; voix double de la colère et de l'amour. Tout y est : Dieu et l'homme, l'un dans l'autre (et l'autre dans l'un) ; l'univers et Dieu, l'un dans l'autre (et l'autre dans l'un) ; l'homme et l'univers, l'un dans l'autre (et l'autre dans l'un). Tout : l'œuvre comme la science, après l'annonce du martinisme et la tâche neuve de Saint-Martin, pour la théosophie, en images et aux sources, d'un ton grand seigneur qui récuse l'hommage sans aveu.

Tout y est : j'en parlerai donc. Mais ce sera plus tard (23\*).

Quand, en effet, j'appris ensuite qu'il s'agirait d'un *hommage* — intrigant vocable — rendu par l'Institut de philosophie de l'Université de Tours et la Société ligérienne de philosophie — promoteurs inattendus — et que, de surcroît, Amboise nous accueillerait — ô joie de la norme retrouvée ! — il devint impératif, sauf forfaiture, de prendre en compte le cas où l'on allait impliquer Saint-Martin, lui qui si souvent s'éprouva, tel le poète castillan, « *yo y mis circunstancias* » (24).

Envisageant Saint-Martin très généralement, que soit explicité, expliqué, d'abord au moins, l'hommage, plutôt que de s'atomiser dans la spécialisation, et afin de n'en point manquer le dessein avoué ; afin aussi que beaucoup s'y puissent associer.

Où sont, au reste, les saint-martiniens à part entière, nos Nathanaël qui ne jetteraient les livres qu'après avoir lu ceux du Philosophe inconnu : « *Ecce vere Israelita in quo dolus non est* » ? (25). Ils ne sauraient être que martinistes. L'« intéressant» n'est pas une catégorie saint-martinienne, en dépit de certains saint-martiniens, j'entends saint-martinianisants. Peut-on être saint-martinien sans adhérer au saint-martinisme, ce qui s'appelle être martiniste ? Saint-Martin répond qu'on ne le saurait ni qu'on ne le doit. Pas davantage qu'on ne saurait être médecin ou évêque autrement qu'à part entière.

C'est donc à vous que je m'adresse, messieurs les instituteurs, qu'interpellait déjà Saint-Martin, et les circonstances me pressent d'ajouter, au féminin qu'il n'eût certes pas jugé mélioratif, mesdames les institutrices ; à vous, messieurs et mesdames les amateurs souvent sacrilèges des choses cachées dans l'histoire, dans la littérature, dans la philosophie ; mais à vous aussi, philosophes inconnus selon le cœur de Saint-Martin, apprentis théosophes.

Et, si le jeu de ce colloque relève des premiers, d'autres règles définissent le jeu des seconds auxquelles je sacrifierai parfois en cette ouverture. L'équité envers les uns m'y oblige, les autres voudront bien me créditer d'une méthode active... Car Saint-Martin conseillait à ses émules : « tout ce que je désirerais ce serait que vous vous accoutumassiez de bonne heure à ne point préparer vos discours tant verbals que par écrit ; rien n'est moins conforme au principe auquel nous devons tendre qui doit être de tenir notre pensée toujours en activité, et toujours prête à traiter *ex abrupto* tous les sujets qui se présentent. Si l'on s'écarte de là, on tombe dans le genre académique, où on ne travaille qu'au jour la journée, et où on compte trop sur les pouvoirs faibles des humains » (26).

Je vous invite à vagabonder au jardin parfois classique, parfois romantique, d'une philosophie non pas spiritualiste, mais spirituelle. Et je n'espère, le plus follement, qu'en votre disponibilité.

Pour vous donc, mes condisciples comme pour vous mes collègues, Saint-Martin me charge, en commençant, d'un avertissement.

« D'autres avanceront plus que moi le règne de mon Dieu, par leurs œuvres et par leur puissance.

« Je n'ai reçu en partage que le désir de chanter sa gloire, de dévoiler les iniques mensonges de ses adversaires, et d'engager mes semblables à porter leurs pas vers cet asile des vraies et ineffables délices.

« Si je n'ai que le denier de la veuve à leur offrir pour leur aider à faire le voyage de la vie, je les conjure de ne pas le rejeter sans en avoir éprouvé la valeur.

« C'est avec une douce consolation que je les verrai cueillir ces faibles fruits des désirs d'un homme simple qui les a aimés.

« Puisse la vertu de leur cœur, puisse la piété des siècles, être le cantique funéraire qui sera à jamais chanté sur ma tombe !

« Je l'entendrai dans le sommeil de paix, et j'en rendrai à mon Dieu tout l'hommage » (27).

Ce message, ultime par anticipation, avive l'espoir de son premier finale et Saint-Martin le répétera, le confirmera, l'éclairera, presque au bout de sa carrière. A son correspondant et frère bernois Kirchberger, du 31 décembre 1798 : « je ne veux, n'enseigne et ne prêche à tout le monde, soit verbalement, soit par écrit, que la nécessité indispensable et exclusive de notre régénération et de notre réunion et alliance intime avec le Verbe de Dieu fait homme, si nous voulons obtenir et parvenir au royaume de la vie. Je veux même vous communiquer une intelligence qui m'est venue sur cela dans une prière ces jours derniers : c'est que, si nous cheminions constamment dans cette voie de régénération, nous monterions dès cette vie à des degrés où le Christ n'a monté lui-même qu'après sa mort, et c'est là le sens de ce qu'il disait à ses disciples : *vous pourrez faire encore de plus grandes choses* » (28).

La christologie de Saint-Martin constitue la clef de voûte de son système, car la croix est l'axe du monde, de l'homme, de Saint-Martin au premier chef. Notons-le pour mémoire, mais avec le plus appuyé des soulignements, long à l'infini...

Le martinisme est chrétien, opératif autant et même plus que spéculatif par définition ; le saint-martinianisme le sera par construction.

#### SA « TACHE NEUVE »

Ces fruits, que l'*Homme de désir* plaidait, tout à l'heure, au summum, ils sont à produire et à cueillir ; ces tableaux sont à peindre et à contempler. La méthode que le but impose sera analogue à la théorie : non pas moralisme, non pas mysticité (Saint-Martin se déifie de Mme Guyon, typique), non pas mystique pure quoique le cas de la sœur Marguerite du Saint-Sacrement dicte à l'intelligence du Philosophe inconnu des cris du cœur : « Si vous saviez comme nous sommes loin, nous autres savants, d'être avancés dans la prière comme l'était ma bonne Marguerite ! [...] Dans l'ordre de la régénération et des vertus de l'amour, elle me transporte, et je sens que ce devrait être là la principale œuvre des humains » (29). Certes, mais la science tient à la méthode martiniste. Non pas avancement, ni même conversion, de l'entendement seul. « Ma tâche », écrit Saint-Martin, « ma tâche dans ce monde a été de conduire l'esprit de l'homme par une voie naturelle aux choses surnaturelles qui lui appartiennent de droit, mais dont il a perdu totalement l'idée, soit par sa dégradation, soit par l'instruction fausse de ses instituteurs. Cette tâche est neuve, mais elle est remplie de nombreux obstacles ; et elle est si lente que ce ne sera qu'après ma mort qu'elle

produira ses plus beaux fruits. Mais elle est si vaste et si sûre que je dois grandement remercier la Providence de m'avoir comme chargé de cet emploi que je n'ai vu jusqu'ici exercer à personne, puisque ceux qui ont enseigné et qui enseignent tous les jours ne le font qu'en exigeant la soumission, ou qu'en racontant des faits merveilleux » (30).

Voilà, dans sa spécificité, le moyen du martinisme en même temps que son propos ; la théosophie. Ni philosophie, mais non plus, disais-je, morale ou mysticité ou même mystique. Ni philosophie ? On le verra.

De se régénérer acquiert une signification métaphysique – référence philosophique ; la métaphysique acquiert une qualité sapientielle – référence morale – et sophianique – référence mystique. Unité, correspondances, la Sagesse omniprésente en est l'instrument. Saint-Martin se voulait, plutôt que spiritualiste, « diviniste » (31), et, outre spirituel, philosophe religieux. Mais quelle religion, tout extensive et toute compréhensive ! Saint-Martin est naturaliste à sa manière. Le martinisme est aussi une poétique et une érotique. Comme toute philosophie occulte digne de ce nom, je veux dire tout occultisme.

Au sein de ce genre particulier de philosophie, voire de cette philosophie prise en une acceptation alors et maintenant inouïe, le martinisme florit dans un autre temps que le böhmeisme, avec lequel il entretient tant d'affinités que Saint-Martin exalte.

La doctrine de Böhme, observe le Philosophe inconnu, « est tellement distante des connaissances ordinaires ; elle pénetre dans des régions où nos langues manquent si souvent de mots pour s'exprimer. Enfin, elle gêne tant d'opinions reçues [...].

« Depuis que cet auteur a paru, ces obstacles qui tiennent au fond des choses, et qui sont indépendants de ceux qui appartiennent à la forme, se sont accrus pour la plupart à un point prodigieux. De nos jours, surtout, les sentiers de la science supérieure dont il s'est occupé ont été obstrués par une infinité d'enseignements hasardés, ou reposant sur la base précaire des prédictions et du merveilleux ; enseignements peu substantiels et mal épurés qui ont discrédité d'avance le terme sublime et simple où sa doctrine tend à nous conduire.

« D'un autre côté, la philosophie humaine, en matérialisant tous les ressorts de notre être, a effacé le vrai miroir dans lequel Jacob Böhme nous enseigne à nous reconnaître. De là elle n'a pas eu de peine à annuler le peu de croyance qui eût dû servir d'appui aux principes qu'il nous expose. Elle a oublié qu'elle ne nous portait pas au-delà de la surface des choses ; elle s'est prévalu de sa clarté externe et de son imposante méthode pour déprimer d'autant les sciences divines, qu'elle ne s'est pas même occupée de soumettre à l'observation, et dont elle a cru qu'elle avait triomphé complètement dès qu'elle avait discrédité les défenseurs maladroits qui les avaient déshonorées. Il est vrai que ces sciences divines elles-mêmes, et la croyance sur laquelle elles reposent n'ont pres-

que universellement reçu de la part de leurs propres ministres et de leurs propres instituteurs que de notables préjudices, au lieu des développements qu'elles auraient eu droit d'en attendre.

« Mais s'il n'y avait rien, de quoi aurait-on donc pu abuser ?

« D'ailleurs les sciences humaines, au lieu de guérir nos maux, après nous les avoir découverts, les ont grandement augmentés, en ne nous donnant les remèdes que pour les maladies extérieures, tandis qu'il fallait renouveler la masse de notre sang. Elles nous ont tués, tout en prétendant nous apporter la vie ; et par leur inexpérience, leur mauvaise foi et leur orgueil, elles ont éteint la mèche qui fumait encore, et ont achevé de briser le roseau cassé » (32).

Or, Saint-Martin croit, en usant de latitude, n'enseigner rien d'autre que le böhmeisme, à partir du moment qu'il le connaît. Du moins, la philosophie est bien, comme je le disais, du même genre. Mais les circonstances renouvellent la tâche de Saint-Martin. Voici un fort curieux texte où l'ambiguité circonstancielle du saint-martinisme, et même son équivocité, qui touche à l'équivoque, éclate jusque dans la marche rebroussée plusieurs fois de la pensée. « Tous mes écrits ont prouvé que nous ne pouvions avoir quelque confiance en nos doctrines qu'autant que nous avions mis notre esprit en pension dans les Ecritures saintes. Il faut en excepter mon premier ouvrage intitulé : *Des Erreurs et de la vérité*, parce que, dans cet ouvrage, n'ayant pour but que de combattre la philosophie de la matière, je ne pouvais laisser voir le terme où je menais le lecteur sans l'exposer à se dégoûter d'avance, tant les Ecritures sont en discrédit parmi les hommes. D'ailleurs j'ai été nourri de principes naturels ; ce sont les seuls que l'on doive d'abord présenter à l'intelligence humaine, et les traditions qui viennent ensuite, quelque sublimes et profondes qu'elles soient, ne doivent jamais être employés que comme confirmation, parce que l'intelligence de l'homme existait avant les livres » (33).

Mettre l'allemand en bon français, c'était s'exposer à ce que la littérature exténuât la musique, ou bien que les idées étrangères à la France du temps parussent travesties, et l'auteur aussi.

Tâche neuve que celle de Saint-Martin, qui ne l'ignorait pas. Tâche neuve, en effet, surtout en France, au point qu'on alla jusqu'à le croire allemand !

En 1835, Jules Bruneau protesta, dans une étude qu'il me plaît de tirer de l'oubli pour le remercier d'avoir tiré, en son propre temps, d'une méconnaissance égale, « Saint-Martin, l'illuminé ». (Ce titre, déjà, rend justice). Bruneau observe : « En parcourant les publications périodiques où l'on s'occupe encore de matières philosophiques, il n'est personne qui n'ait dû rencontrer le nom de Saint-Martin, autrement dit Saint-Martin l'*illuminé* ou le Philosophe inconnu (...) Saint-Martin n'est point allemand d'origine, comme plusieurs l'ont pensé : il est né au centre même de la France, à Amboise,

sur les bords de la Loire. Et, à ce propos, je ne crois pas inutile de faire remarquer que ce beau bassin de la Loire, dont on a tant de fois dénoncé la stérilité en fait d'art et de poésie, a été de toutes les provinces de la France la plus féconde en philosophes et en penseurs distingués, il suffit de citer Jean Bodin, Rabelais, Volney, Saint-Martin, Delaforge (34) et Descartes, le plus renommé de tous. Mais ce qui n'est pas moins digne d'attention, c'est que chacun de ces penseurs a fait paraître dans mille endroits de ses ouvrages un tour d'imagination vif et poétique, qui n'accuse peut-être pas moins de virilité intérieure que la plus mûre et la plus exercée de ses facultés philosophiques. Si donc, comme l'a dit M. Ballanche, et comme je suis assez disposé à le croire, l'art est la véritable couronne des peuples, l'Anjou, l'Orléanais, ni la Touraine, ne seront point inhabiles à cette pure et inviolable royauté, ces provinces aussi peuvent présenter leurs poètes. Mais je reviens à Saint-Martin, et à Saint-Martin philosophe » (35).

Revenons, nous aussi, à Saint-Martin. (La théosophie nous rattrapera bien et Saint-Martin ne veut servir qu'à cela). Venons au théosophe d'Amboise. D'Amboise : Jules Bruneau l'a rappelé, et nous y sommes. Mais que de souvenirs de lui, ici, qui sont devenus mes souvenirs ! La maison natale — la fausse, rue Rabelais, et la vraie, place de la République, sur la façade de laquelle Michel Debré, lointain et digne successeur de Claude-François de Saint-Martin, le père de Louis-Claude, à la mairie d'Amboise, et moi-même avons dévoilé, le 26 novembre 1978, la plaque commémorative que vous pourrez y aller regarder (36). Un colloque tout spirituel, tout fraternel, avait réuni, avant la cérémonie officielle, de pieux martinistes chez nos amis Boutin, et chez Saint-Martin, en somme, puisque leur closerie du Mont-Aimé — le nom n'a pas changé — lui était maison des champs (37). Rue des Minimes, quasiment en face de la tour du château, Claude-François habita, après avoir quitté la maison où ses enfants étaient nés, mais il me reste à la localiser d'une manière exacte (38). Et, dans le grenier de la mairie, où m'avait installé il y a vingt ans, M<sup>e</sup> Maurice Mercier, les registres paroissiaux et les procès-verbaux du conseil municipal portent *passim* le patronyme « Saint-Martin », plus d'une fois précédé ou suivi du prénom composé « Louis-Claude » (39). On y trouve aussi mainte trace des familles alliées « Tournyer » — un Tournyer, Nicolas, publia les *Oeuvres posthumes* de son petit-cousin, à Tours (40), en 1807 — et « Cartier » — Etienne Cartier copia, d'après les originaux à lui confiés par Nicolas Tournyer, le manuscrit Watkins et le manuscrit de Solesmes d'écrits divers du Philosophe inconnu (41).

(à suivre)